

La piste des larmes

Un Canadien français témoin du génocide des Indiens des Grandes Plaines. Journal du soldat Eugène Roy

Pascal Huot

Numéro 138, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91624ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Huot, P. (2019). Compte rendu de [La piste des larmes : un Canadien français témoin du génocide des Indiens des Grandes Plaines. Journal du soldat Eugène Roy]. *Cap-aux-Diamants*, (138), 48–49.

la compare à la première édition en anglais (p. 25). La fluidité de la traduction de Michel Buttiens ferait presque oublier que ces textes rassemblés n'avaient pas été rédigés en français. Sur le plan éditorial, *Trudeau et ses mesures de guerre* est organisé d'une manière exemplaire, incluant une précieuse chronologie en trois volets, enrichie de citations pertinentes sur l'état de l'opinion publique au Canada anglais face au Québec (p. 9-24). C'est un livre puissant, dérangent, mais aussi révélateur sur le Canada, les Canadiens, leurs mentalités, les disparités dans l'opinion publique et sur le fonctionnement de nos institutions fédérales. Un demi-siècle plus tard, il faudrait maintenant s'interroger afin de savoir si les choses ont changé ou empiré.

Yves Laberge

Barbara Pouliot. *Lever l'ancre. John Pouliot, naviguer sur les eaux du monde*. Québec, Les Éditions Gid, 2015, 327 p. Chez les Pouliot, la navigation a toujours été le chemin tout tracé dans la vie depuis près de 300 ans. Il est donc tout à fait normal que John Pouliot soit devenu marin, tout comme ses ancêtres avant lui, et que sa propre fille ait également emprunté cette voie. Des souvenirs de voyages, des anecdotes de vie écrites comme si c'était John Pouliot lui-même qui nous les racontait. L'auteure, sa fille, nous fait voyager entre Los Angeles, l'Écosse, Montréal et Québec. On y découvre le désir d'étudier de son père, l'université qu'il a fréquentée le temps d'un cours, les camarades qu'il s'est faits en chemin, les conditions exécrables dans lesquelles il a voyagé et vécu. Sous la forme d'un carnet de voyage, elle nous présente des histoires parfois



extraordinaires, mais d'une simplicité déconcertante. La façon d'écrire de Barbara Pouliot nous transporte et nous fait rêver. Cela nous donne l'impression d'être le témoin privilégié de moments de vie de ce personnage peu connu. Il est intéressant de voir que l'auteure a voulu faire découvrir son ancêtre au plus grand nombre. C'est de cette façon que l'on s'assure de préserver et d'enrichir l'histoire, en exposant au grand jour celle des personnages restés dans l'ombre. L'auteure explore des thèmes tels que l'enfance de son père sur le bord du fleuve, son premier embarquement à seize ans, son quotidien en tant que matelot ainsi que son travail d'officier de navigation. Elle nous parle aussi du quotidien avec sa mère alors que John était constamment en mer : « ... j'ai passé la plus grande partie de ma vie d'enfant et d'adolescente sans père à la maison. Ma mère gérait tout! Les enfants, l'entretien ménager en plus des tâches culturellement attitrées aux hommes » (p. 54). Elle a incorporé une foule de supports visuels pour soutenir ses propos et cela rend la lecture de l'œuvre encore plus intéressante. Des photos d'enfance, des photos de voyage de son père, des coupures de journaux, des extraits d'entrevues et des lettres qu'ils ont

échangées pendant les longs mois où John était en mer et ne pouvait pas être présent pour les événements importants dans la vie de sa femme et de ses filles.

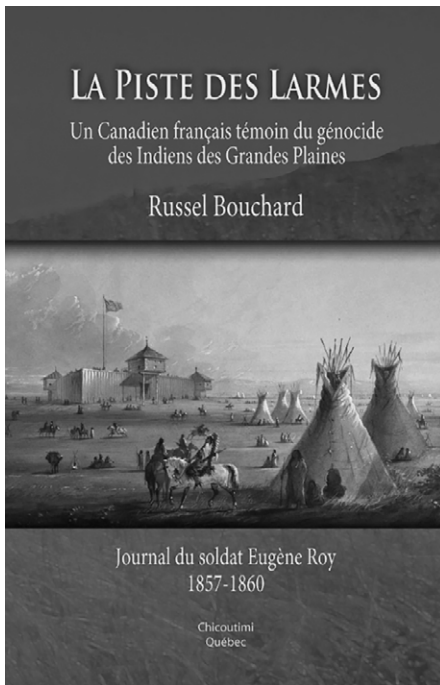
John Pouliot fait partie de cette grande famille de héros méconnus de l'histoire. Il a d'ailleurs contribué à sauver une douzaine de personnes dans le nord de la baie d'Hudson, leur chaloupe ayant été emportée par la marée pendant qu'ils chassaient le morse (p. 245).

Ayant elle-même marché sur les traces de son père, on devine, à travers ses propos, toute la passion qui l'anime au sujet de la vie en mer. Pas étonnant que son écriture soit si captivante. Barbara Pouliot nous offre avec ce livre la possibilité de découvrir tant les aspects positifs que négatifs de la vie des marins. On referme le livre en ayant une meilleure compréhension de ce métier fascinant.

Elle termine son œuvre en témoignant sa grande admiration pour son père et pour le métier qu'il a exercé ainsi que pour sa mère qui a dû composer avec un quotidien de femme mariée, mais aussi de chef de famille. C'est avec fierté qu'elle signe *filles de marin...*

Johannie Cantin

Russel Bouchard. *La piste des larmes. Un Canadien français témoin du génocide des Indiens des Grandes Plaines. Journal du soldat Eugène Roy. 1857-1860*. Chicoutimi, Québec, 2017, 530 p. Dans *La piste des larmes*, l'historienne Russel-Aurore Bouchard donne la parole à Eugène Roy, un natif de la paroisse Notre-Dame de Québec qui devient soldat volontaire au cours d'un des épisodes les plus tristes de l'histoire des États-Unis, soit le génocide des Indiens des Grandes Plaines au



XIX^e siècle. En retranscrivant, annotant et publiant à compte d'auteur le journal intime d'un soldat du 1^{er} régiment de la cavalerie des États-Unis, l'historienne donne à lire un témoignage de première main de la vie dans l'armée américaine durant les années de 1857 à 1860.

L'ouvrage, divisé en deux parties, présente dans un premier temps une mise en contexte de l'époque ainsi qu'un portrait d'Hubert-Eugène Roy (1826-1881), « ce Canadien français parti de Québec en début de vingtaine pour aller faire « la chasse aux Indiens » » (p. 12). Ces pages permettent de bien comprendre la participation des Canadiens français dans la grande marche qu'a été la conquête de l'Ouest, une période américaine où « le seul bon Indien est un Indien mort » (p. 63). L'auteure n'endosse aucunement ce préjugé, mais démontre comment celui-ci est présent dans la mentalité, ce qui cautionne l'action de ces soldats. La seconde partie de l'ouvrage, plus volumineuse, reprend le journal du militaire. À travers son récit, une histoire se compose au quotidien dans ce théâtre des guerres indiennes. La vie de militaire n'est pas consacrée au

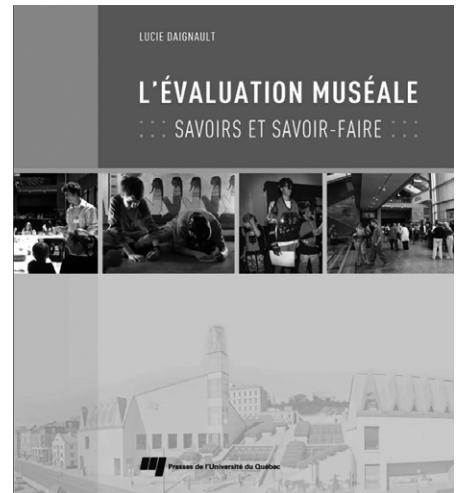
combat quotidiennement. Outre son devoir militaire, il occupe son temps libre de promenades, de lectures et de repos. D'ailleurs, à la lecture du journal, mille après mille, une certaine lassitude s'installe. On y sent les longueurs routinières des obligations, les interminables déplacements, l'inconfort de fortune et la monotonie de l'ennui. Cela permet au lecteur de partager l'excitation, comme celle ressentie dans les rangs de la cavalerie à l'approche d'un affrontement : « Ceux qui vivent dans la civilisation ne se doutent guère des fatigues d'une longue marche et de l'excitement d'une petite bataille » (p. 166). Et pour les amoureux des almanachs météorologiques, ils y trouveront leur compte assurément. Les Canadiens français avaient déjà la température comme sujet de prédilection et de maugréassions!

Corolaire des préjugés de son époque, le racisme envers les Amérindiens parsème les écrits du soldat : « Il y a ici un très beau pays. C'est dommage qu'il soit en la possession des Sauvages qui n'en savent pas tirer avantages » (p. 125). Il y tient même des propos génocidaires : « Cet après-midi, nous avons eu le plaisir de rencontrer un Indien mort, que ses amis n'avaient [pas] eu le temps d'enterrer. [...]. Je voudrais que toute [sa] nation fût dans cet état; ça sauverait la poudre [de] *Uncle Sam* et [ce serait] beaucoup de trouble de moins pour nous » (p. 155). Le soldat, de nature solitaire, juge également sévèrement ses frères d'armes ivrognes et mal dégrossis.

Le soldat Eugène Roy a pris part à cette histoire qui s'écrit aux dépens des vies des Kiowas et des Comanches, notamment lors des affrontements sanglants de Solomon's Fork. Au-delà de son expérience personnelle subjective, le présent journal, conservé à la Société historique du Saguenay depuis 1937, fournit une source majeure pour mieux comprendre ce pan de l'histoire américaine auquel ont participé également certains Canadiens français. C'est

désormais un devoir humain de s'attacher à ce que cela ne se répète plus.

Pascal Huot



Lucie Daignault. *L'évaluation muséale. Savoirs et savoir-faire*. Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2011, xvii + 328 p.

Muséologue et pédagogue, Lucie Daignault (et non Daigneault) est spécialiste de l'évaluation muséale et responsable de l'évaluation au Musée de la civilisation à Québec depuis son ouverture, en 1988. Son livre intitulé *L'évaluation muséale* s'adresse principalement aux étudiants en muséologie afin de leur apprendre à sonder le visiteur d'un musée, ses attentes, ses réactions, ce qu'il a appris ou pas. Ce visiteur pourrait être un touriste, un enfant dans un groupe scolaire, un expert ou simplement l'homme de la rue. Un musée n'est évidemment pas une école, mais c'est néanmoins un lieu de recherche et de diffusion des connaissances qui s'adresse à une grande diversité de publics. Il faut tenir compte du niveau de préparation de tous ces auditoires dans l'élaboration des expositions et dans les messages. Puisqu'il faut sans cesse renouveler une institution muséale et fidéliser ses